

Origines

La crise de la quarantaine, je n'ai pas honte de l'avouer, j'en fus une victime consciente, touchée au milieu de sa vie, par la presque obligation d'en faire, sinon un bilan, au moins un état des lieux sincère et objectif.

Je fus étonné de constater que le marasme qui régnait à la surface de la planète – qui règne d'autant plus aujourd'hui encore, qu'il est exacerbé par le culte du paraître et de la possession – m'affligea au-delà de toutes proportions. C'est à partir de ces années que mon hypersensibilité aux meurtrissures que l'homme fait subir à la planète, et à lui-même, se développa à outrance. Les mots peuvent sembler emphatiques – ils le sont certainement –, mais le désarroi dans lequel je plongeai, suscité par le sentiment amer de m'être fourvoyé dans ma quête de liberté, m'empêchait de savourer le bonheur affiché qui émanait de mon propre foyer.

Je commençai à tout trouver insipide, inutile et vain, en comparaison de l'issue fatale, extrêmement lointaine, mais néanmoins inévitable, qui frapperait toute vie sur terre, ainsi que la planète elle-même. « Et tout retourne à la poussière » devinrent des mots d'une telle cruauté, d'une telle injustice, mais d'une telle vérité, qu'y penser me faisait suffoquer. La frustration qui épuisait toute mon énergie, n'avait d'égale que la rage intérieure qui me faisait tressaillir et m'abandonner aux sanglots.

L'écœurante fatalité ainsi que la profonde misanthropie dans lesquelles je versais, altérèrent ma vision du monde qui m'entourait, changèrent le regard que je portais aux hommes, jusqu'à ternir l'image que j'avais de l'être humain et à bannir à tout jamais, l'idée d'un avenir meilleur.

Une voix intérieure et nuisible ne cessait de me répéter : « À quoi ça sert tout ça ? Avant, il n'y avait rien. Après, il n'y aura rien. Contemple tes congénères ridicules et plaines. Ils ignorent que tout est vain. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de Dieu. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de maître. » Leurs joies, leurs succès, leurs petites possessions, leurs amours, leurs enfants, leur héritage. Je trouvais mon prochain ridicule de croire à tout cela. Et je m'effondrais à l'idée que mes parents, mon épouse, mes enfants, puissent un jour cesser d'exister. « La planète avance dans le vide sans aucun maître. La voilà, l'insoutenable légèreté de l'être ». Je ne le supportais plus et tout se combinait pour me conduire aux portes de la dépression.

Par conséquent je me retournai et contemplai avec mélancolie le chemin parcouru pour arriver là où j'en étais. Je m'interrogeai, comme tout être naturellement sensible aux

changements de son environnement doit le faire : mais où sont les rêves qui animaient ma tendre jeunesse ? Dans quels abîmes se sont-ils égarés ? Mais où s'est perdu ce à quoi j'aspirais ? Mais où sont les neiges d'antan chères à Villon ?

À mes yeux et à cet instant, une seule réponse s'imposa, limpide, cruelle et universelle : à jamais perdus dans les méandres insondables d'un passé révolu.

Que pouvais-je faire alors pour m'extraire de cette spirale dépressive ? Était-il trop tard pour se ressaisir ? Était-il trop tard pour réaliser mes rêves oubliés et raviver les braises de ma jeunesse enfouies sous les cendres du passé ?

Refusant cet affreux et terrible constat, refusant de laisser la noirceur du monde m'enfermer dans le carcan du fatalisme, je me réfugiai dans le confort de souvenirs lointains. Je me rappelai l'adolescent que j'étais entre 12 et 15 ans, fasciné par la mini-série télévisée américaine « Colorado ». Vous devez certainement vous en souvenir car j'ose penser qu'elle a ému un très grand nombre d'âmes entre 7 et 77 ans, selon la formule consacrée. Elle contait les aventures extraordinaires d'un nommé Pasquinel, trappeur français, éternel coureur des bois épris de liberté et de justice, ami des Indiens, incarné par un excellent Robert Conrad, naviguant à bord de son canoë en écorce de bouleau, sur les rivières du Colorado, guidé par son honneur et son courage.

Comme dans une boîte à souvenirs miraculeuse, les tiroirs s'ouvrent et dévoilent leur contenu. Je me rappelai les savoureuses sorties de pêche à la truite fario avec Jean-Pierre, mon oncle, dans son canoë vert tout en plastique. Nous arpentions les eaux turquoise des Basses Gorges du Verdon, longeant les rives sèches et chaudes du lac d'Esparron. Nous glissions silencieusement à la surface de la Durance, entre L'Escale et Sisteron, le calme de la douceur matutinale quelquefois troublée par le plongeon d'un castor surpris et apeuré par notre intrusion sur son territoire.

Je me remémorai ces images qui m'ont marqué, je ne peux en douter aujourd'hui, de façon indélébile, au plus profond de mon être. Le désir d'émancipation arrivant avec l'adolescence, et riche, on se croit tous riche de quelque chose à cet âge-là, riche donc, d'une jeune et naissante expérience avec le canoë de tonton, j'épinglai sur le plus grand mur de ma chambre la carte des voies navigables de France. Elle me faisait face à chaque fois que je me couchais et je scrutais minutieusement la ligne rouge que j'avais tracée au feutre indélébile, tout autour de l'Hexagone, surlignant les rivières, les canaux et les côtes maritimes. Je finis par connaître par cœur le contour qu'elle dessinait et somnolant, je me laissais emporter dans mes rêveries solitaires, parcourant les flots en aventurier libre et déterminé, tel un coureur des bois des temps modernes. « J'en ferai le tour. Un jour, j'en ferai le tour ! »

Cette douce utopie perdit de son influence alors que je passais du stade d'adolescent à celui de jeune adulte. Elle resta en sommeil plusieurs années, jusqu'au déclencheur fatidique qu'est l'approche des quarantièmes, non pas rugissants, mais bougies. C'est donc en quadragénaire que je m'éveillai, en pleine midlife crisis comme l'appellent nos amis anglo-saxons, me rappelant mes 15 ans et qu'il était temps d'honorer mes rêves. La témérité de la jeunesse ayant fait place en partie, à la prudence de l'homme presque mature, je pris le temps de la réflexion pour préparer au mieux ce qui pouvait s'annoncer comme un renouveau, à défaut d'être une deuxième naissance. Ce qui était loin d'être une tâche aisée, compte tenu des dispositions psychologiques qui étaient les miennes.

À bien y réfléchir, j'ignore comment l'idée de faire du kayak s'imposa véritablement et définitivement à mon esprit. S'agit-il d'une réminiscence issue de mon adolescence, révélée par un souvenir enfoui mais terriblement influent ? Il se peut que mon inconscient y ait entrevu un moyen de remettre un peu de couleur sur le voile gris qui obstruait ma vision du monde. Une sorte de psychothérapie associée à la pratique d'un sport.

Voilà. C'était décidé. Je ferai du kayak. Il ne me restait plus qu'à choisir le lieu de mon premier exploit. À maintes reprises, que ce soit en pêchant en bateau ou du bord, j'ai arpenté ses rives, bravé ses courants pour taquiner brochets, sandres et perches. Sa proximité se révéla être un atout à tous les points de vue. Ses méandres séculaires étaient à portée de pagaie et j'imaginais déjà les ombres des innombrables ponts surplombant son cours, passer sur mon visage comme une fraîche caresse. C'est, par conséquent, naturellement que le Rhône s'imposa à moi.

J'élaborai ainsi un plan qui devait progressivement me permettre de concrétiser ce qui avait été pensé dans ma cervelle de doux rêveur, m'offrant l'opportunité de m'épanouir dans un nouvel avenir. Et pourquoi se contenter d'un seul terrain de jeu ? La descente du Rhône, le tour de la Corse, le tour de la Nouvelle-Calédonie, la descente de la Gatineau, rivière québécoise entre Laurentides et Outaouais et enfin le tour de France, étaient les premiers périples en kayak que j'avais résolument l'intention de réaliser aussi tôt que possible.